Marcel Bernos, *Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVII^e-XVIII^e siècles)*

Préface Jean Delumeau, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 23,5 cm, 404 p., (« Histoire religieuse de la France », 23), 33 €

Jacques Le Brun

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4197>

DOI : 10.4000/rhr.4197

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 371-372

ISBN : 2200-92086-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Jacques Le Brun, « Marcel Bernos, *Femmes et gens d'Église dans la France classique (xvii^e-xviii^e siècles)* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2005, mis en ligne le 20 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/4197> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.4197>

Marcel BERNOS, *Femmes et gens d'Église dans la France classique (xvii^e-xviii^e siècles)*, préface Jean Delumeau, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003, 23,5 cm, 404 p., (« Histoire religieuse de la France », 23), 33 €.

Des nombreux articles que, depuis plus de trente ans, Marcel Bernos avait consacrés à l'histoire de la condition féminine dans le catholicisme moderne en France, le présent volume rassemble un choix d'une douzaine de chapitres remaniés et méthodiquement organisés. Conception de la femme (nature, vertus), la femme en ses divers états (jeune fille, épouse, mère, veuve, religieuse, etc.), le regard des clercs sur les femmes, les discours qu'ils tiennent sur elles, la dépendance ou la relative autonomie des uns et des autres : autant de questions qui, sans épuiser un immense sujet, reçoivent leur unité du dessein que l'auteur poursuit tout au long de son livre, établir si et dans quelle mesure les hommes d'Église catholiques (théologiens, spirituels ou pasteurs) ont manifesté aux xvii^e et xviii^e siècles une particulière misogynie, s'ils ont eu sur les femmes un regard plus ou moins négatif que celui que portait sur elles la société du temps. Le propos peut sembler apologétique, défendre l'Église catholique et ses représentants d'une accusation fréquemment formulée de nos jours et relancée naguère par le refus romain d'examiner même la possibilité d'un sacerdoce institutionnel féminin. Même si cette préoccupation n'est pas absente de ces pages, cependant, ni « plaider », ni « justification » (p. 346), elle manifeste surtout une tentative de « compréhension » soucieuse d'écarter tout anachronisme dans ses « jugements » (p. 343). Elle y parvient d'abord grâce à une considérable information : l'auteur s'appuie non seulement sur les « grandes » œuvres, mais aussi sur une impressionnante masse de documents, livres de piété, méditations, textes normatifs (règles, constitutions, etc.), correspondances, recueils de cas de conscience, biographies spirituelles, documents d'archives. Cette immense érudition ne trouve ses limites qu'en de rares cas, par exemple lorsque des travaux récents ont fait douter du caractère « libéral » (le mot, employé à plusieurs reprises, p. 245, 261, etc., n'est pas très heureux) de saint François de Sales (cf. V. Mellinghoff-Bourgerie, *François de Sales. Un homme de lettres spirituelles*, Droz, 1999), ou ont rendu caduc presque tout ce qui a été écrit sur Élisabeth de Ranfaing (et non : Ransaing, p. 200) et sur les Refuges (cf. la thèse inédite de Louis du Bois pour le diplôme de l'EPHE, 2002. Signalons aussi un détail, p. 168 : le texte de Fénelon ne peut s'adresser à la duchesse de Beauvilliers, cf. Fénelon, *Œuvres*, Pléiade, t. II, p. 1125 et sv. et les notes).

Quelques arguments récurrents dans le livre de M. Bernos méritent d'être mis en valeur et analysés en eux-mêmes dans toutes leurs conséquences sans se limiter à leur effectivité dans la discussion. Ainsi le recours aux « sources » (par ex. p. 42, 71-72, etc.), écrivains antiques (comme Platon ou Aristote), sources bibliques (par ex. *Prov.*, XXXI) ou patristiques

(l'usage de Tertullien ou de saint Jérôme ou, p. 46, des Pères grecs) : au-delà d'une hypothétique « vérité » des textes, l'usage des textes, ou l'exégèse elle-même, est intéressant, quel que soit l'écart entre ce que les hommes du XVII^e siècle pouvaient lire et ce que lisent les hommes d'aujourd'hui. Ainsi l'argument, qui dépasse de loin la pratique de l'époque moderne et dont on peut se demander s'il ne constitue pas une des structures fondamentales du fonctionnement de la morale dans le catholicisme, la distinction entre la norme, rigide, et la pratique ou l'application, bienveillantes ou indulgentes, distinction qui permet toutes les casuistiques et toutes les interprétations de l'historien. Troisième argument, qui rejoint les précédents, celui du « genre littéraire », qui permet d'opérer une sorte de déhiscence entre *ce que* dit le texte et ce qu'il *doit* dire en référence à ses conditions de possibilité. Questions fondamentales que soulève ce livre très riche, qui non seulement apporte une incomparable documentation, mais, à partir de son argumentation et de son écriture mêmes, fait réfléchir sur l'opération historiographique, ses conditions, ses limites et ses résultats.

Jacques LE BRUN,
EPHE (Sciences religieuses), Paris.

Sarah A. CURTIS, *L'Enseignement au temps des congrégations. Le diocèse de Lyon (1801-1905)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003, 287 p., 15,5 x 24 cm, 23 .

C'est la thèse de Sarah Curtis, professeur d'histoire de l'Europe contemporaine à San Francisco State University, qui est publiée ici. L'ouvrage, qui bénéficie d'une impression claire et d'une bonne traduction (on s'étonnera néanmoins du titre du chapitre 2 : « La provision des enseignants » : « le recrutement » eût été plus approprié), s'appuie sur une recherche bibliographique et documentaire extrêmement solide. Il s'inscrit dans le prolongement direct des travaux d'A. Lanfrey, de Cl. Langlois (préfacer du livre) et de P. Zind, notamment, désormais classiques. L'A. a pris comme champ d'étude le diocèse de Lyon, caractérisé, au XIX^e siècle, par un considérable développement démographique (Lyon, mais aussi Saint-Étienne) et par une forte implantation des congrégations religieuses enseignantes, au premier chef féminines : Sœurs de Saint-Charles, de Saint-Joseph, de l'Enfant Jésus, mais aussi masculines : Frères maristes et Frères des écoles chrétiennes. Le recours constant aux archives de ces congrégations permet de faire partager aux lecteurs une connaissance de l'intérieur, montrant bien leur fonctionnement et leur état d'esprit, et permettant ainsi de dépasser les idées reçues, véhiculées par une historiographie ancienne.

Le propos est articulé en deux parties, autour d'une césure tournant autour de l'année 1870, pleinement justifiée par le passage d'une phase de